

Anne-Marie DESDOUITS, *Le monde de l'enfance: Traditions du pays de Caux et du Québec*, Québec, Presses de l'université Laval, Paris, Éditions du CNRS, 1990, 333 pp., ISBN 2-7637- 7212-9 (PUL), ISBN2-222-04170-8 (CNRS), \$39.00, (Préface de Françoise Loux).

Francine Saillant

Volume 14, numéro 1, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082473ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082473ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saillant, F. (1992). Compte rendu de [Anne-Marie DESDOUITS, *Le monde de l'enfance: Traditions du pays de Caux et du Québec*, Québec, Presses de l'université Laval, Paris, Éditions du CNRS, 1990, 333 pp., ISBN 2-7637- 7212-9 (PUL), ISBN2-222-04170-8 (CNRS), \$39.00, (Préface de Françoise Loux).] *Ethnologies*, 14(1), 201–206. <https://doi.org/10.7202/1082473ar>

monsters. As White acknowledges, this coupling is "a sort of male projection of sexual domination onto the image of bestiality" [89] MALE fantasy that is. However, he writes that Amazon tintillation has no impact on our perpetual horrified fascination with monsters. The Amazons, like all women, live in a double bind as sexual beings, as sexually deviant beings. Like that of Augustine and Isidore, Other/Otherness does not apply to Amazon/females. Rather in Otherness, "the submission [sic] of women to civilization is sexual but for men it is servile." [199] In White's map of the universe, a blank space exists where Amazons/females should be.

Lindsay DORNEY  
University of St. Jerome's College  
Waterloo, Ontario

---

Anne-Marie DESDOUITS, *Le monde de l'enfance: Traditions du pays de Caux et du Québec*, Québec, Presses de l'université Laval, Paris, Éditions du CNRS, 1990, 333 pp., ISBN 2-7637-7212-9 (PUL), ISBN 2-222-04170-8 (CNRS), \$39.00, (Préface de Françoise Loux).

Ce livre s'inscrit dans la suite d'un premier ouvrage intitulé *La vie traditionnelle au pays de Caux et au Canada français*, publié en 1987 chez les mêmes éditeurs. Il constitue la deuxième tranche d'une vaste étude entreprise dans le contexte d'un doctorat. Alors que le premier, son titre nous l'indique, privilégiait l'étude comparative du cycle des saisons et de la vie quotidienne relié à l'univers rural, dans la Haute-Normandie (France), dite pays de Caux, et au Canada français (le Québec et l'Acadie), le second nous conduit dans la sphère de la vie privée, décrivant dans les deux sociétés "la période marquée par les apprentissages, soit l'enfance, de la naissance à l'entrée dans le monde du travail" (p. 1). La période historique retenue est celle du début du siècle jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, un moment où le monde rural se transforme tant dans le Vieux Continent que dans le Nouveau, modifiant profondément les aspects caractéristiques du mode de vie traditionnel. L'auteure, elle-même d'origine cachoise, vit au Québec depuis plusieurs années; ethnologue et linguiste, elle est

professeure au département d'histoire de l'Université Laval (programme arts et traditions populaires).

Une question commune se trouve à la base des deux ouvrages: existe-t-il une différence culturelle entre ces deux sociétés qui avaient les mêmes ascendants? Nombre de colons venaient de Haute-Normandie, comme on le sait. Ces différences, mais aussi ces similarités, l'auteure les décrit et les analyse à travers différents aspects des deux grands thèmes que sont le cycle des saisons et le monde de l'enfance.

Dans le premier ouvrage, A.-M. Desdouits nous avait fait découvrir plusieurs différences culturelles entre les deux sociétés, s'expliquant entre autres par un environnement profondément différent, tant sur le plan climatique que sur le plan socio-économique et religieux. La nécessité de l'adaptation à ce nouveau cadre de vie devait entraîner des usages différents, de la part des francophones d'Amérique, des traditions héritées du Vieux continent. Ces conclusions, tirées du premier ouvrage, sont également reprises ici, mais développées et approfondies.

Sur le plan de la méthode, la recherche ethnologique est basée principalement sur l'observation directe, sur des entrevues effectuées auprès de personnes âgées, cachoises et québécoises, ainsi que sur du matériel d'archives, principalement les Archives de folklore de l'Université Laval (AFUL). L'ouvrage se divise en trois parties: on y décrit dans la première la vie familiale et l'enfance avant l'entrée à l'école, par le biais des relations qu'établit la famille avec l'enfant et la communauté villageoise. La deuxième partie est consacrée aux relations entre l'enseignement scolaire et le contexte familial; "Elle examine notamment le jeu des rapports entre les lieux de vie, certains objets liés à l'École et à la famille, les attitudes et les savoirs officiels et privés, le temps réservé au travail et à la détente, les représentations de l'autorité et les subalternes, les groupes sociaux" (p. 6). Dans la troisième partie, on s'attarde principalement à la communion solennelle, un événement significatif dans les deux sociétés et permettant d'observer particulièrement les manifestations du social et du religieux, alors que l'enfant est considéré comme "un portrait de sa famille"(p. 6). Ces trois parties structurent le plan de l'ouvrage, ainsi défini par trois dimensions clefs: la famille, l'école et la paroisse. Dans chacune des sections, l'auteure procède à une solide description des réalités des deux populations à l'étude, mettant à profit les nombreux matériaux recueillis, et présente une synthèse sur les similarités et différences culturelles relevées. Résumons d'abord les principaux résultats obtenus.

La petite enfance dans la famille est décrite en fonction de la naissance physique et sociale, puis du développement de l'enfant dans les deux sociétés. La naissance physique et sociale permet d'observer des réalités telles que l'attente de l'enfant, les croyances par rapport à ce dernier, les soins qu'on lui prodigue, les relevailles, le choix du prénom, le baptême .... Le développement de l'enfant concerne plutôt les moyens déployés pour permettre l'accomplissement du petit être vers son entrée définitive dans la société: par exemple, comment on pallie les

besoins de sommeil, d'alimentation, d'hygiène, mais aussi, quelles étaient les façons de faire pour favoriser la socialisation (jeux, pratique religieuse, etc.). Dans les deux sociétés, le souci de protection et la recherche de sécurité sont au cœur des pratiques qui relient l'enfant à sa famille: les signes d'une naissance difficile sur le corps de l'enfant sont recherchés et nommés, et on recourt à l'accoucheuse, mais aussi au médecin, et cela aussi souvent qu'il le faut. Toute la famille proche est impliquée dans la socialisation de l'enfant, et c'est avec cette dernière et à la maison qu'il apprend les valeurs du milieu culturel qui l'accueille. Par contre, des différences notables sont signalées: alors que la mère québécoise se fait omniprésente dans la maisonnée, dans le pays de Caux, la mère se trouve souvent dans l'obligation de travailler à l'extérieur contre rémunération et le bébé est confié à la fille aînée. Sur le plan des valeurs religieuses, on note, dans l'univers cauchois, le caractère fortement socialisé du baptême, donnant lieu à une fête plus ou moins grandiose selon le milieu social du nouveau venu. Le même événement, au Québec, prend un caractère surtout religieux et familial. Cette importance de la religion se traduit aussi au plan de l'éducation religieuse, très marquée au Québec, et donnant lieu à des pratiques comme la prière quotidienne et l'assistance à la messe dominicale. En France, la foi passe plutôt par un attachement à certains rites, comme les pèlerinages.

Le monde de l'école est décrit par les matières qu'on y enseigne, les mesures et sanctions disciplinaires, les jeux et les fêtes, les récompenses et les attestations auxquelles l'instruction publique donne lieu. L'enfant, préparé par sa famille à son entrée dans la vie sociale, découvrira progressivement de nouvelles règles de vie ainsi que ses droits et devoirs face à la société dans laquelle, dorénavant, il s'insère activement. L'école, en France comme au Québec, transporte l'idéologie dominante et les valeurs qui l'accompagnent, maintenant, le plus efficacement possible, l'ordre social et politique. Alors qu'au Québec l'école obligatoire prend un temps avant d'être désirée par tous les citoyens, la communauté ne percevant pas une telle nécessité pour les besoins de la société agricole, la France elle, accepte un tel principe. Par ailleurs, si le jeune enfant québécois commence sa journée par la prière, le catéchisme et l'histoire sainte, suivi du français, en France, c'est la morale, l'instruction civique et l'orthographe qui priment. Ceci s'explique par le fait qu'au Québec, l'instruction publique est contrôlée par les autorités religieuses. Par ailleurs, dans les deux sociétés, priorité est accordée à l'apprentissage de la langue et de l'écriture: bien écrire, bien parler "son" français permet dans un cas de réaliser l'idéal d'une France uniformisée culturellement (en éliminant patois et régionalismes), et dans l'autre de renforcer l'unité nationale face à la menace de l'anglais. L'apprentissage de la langue permet l'acquisition des valeurs transportées par les idéologies; tandis qu'en France, on promeut dans les manuels scolaires les valeurs laïques de la morale du bon citoyen et du civisme, par l'exaltation du travail, du courage, de la nécessité de l'étude, au Québec, l'accent est mis sur la morale religieuse, par l'exaltation de la famille,

de l'amour filial, de la vie rude et campagnarde, du courage et de tout ce qui permettra d'accomplir la mission canadienne-française après la Conquête, par "la croix et la charrue". Comme elle le fait si bien remarquer: "Dans le Caux comme partout en France, les enfants apprennent la Marseillaise, la chantent le 11 novembre sous la direction de leur maître devant le monument aux morts, portent des fleurs sur les tombes des anciens combattants et fêtent le 14 juillet en décorant l'école. [...] Au Québec, toute session d'école, le matin et l'après-midi, commence et finit par la prière, les enfants regroupent dans le cahier de prières celles qu'ils apprennent à l'école et à la maison et les illustrent à leur goût, on reçoit la visite mensuelle de monsieur le curé et, à l'occasion de la fin de l'année, des prêtres ou des soeurs viennent parler des missions" (p. 227-228).

L'importance de la religion officielle dans le pays de Caux et dans le Québec du début du siècle est enfin de nouveau commentée sous l'angle d'un rituel commun aux enfants des deux sociétés, celui de la communion. On y observe la première communion, mais aussi la communion solennelle, rituel de passage vers le monde adulte. Comme on l'avait vu pour le baptême, l'événement, s'il prend un caractère religieux, se fait plus socialisé en France, et on s'en sert pour marquer des différences de prestige reliées au statut social. Il faut montrer aux autres la réussite, et la communion, comme le mariage, peut en être la preuve, selon les habits que l'on porte, les brassards que l'on arbore, l'importance et la finesse du repas ainsi que le nombre de convives. Au Québec, rien de tout cela, car les deux communions prennent un sens d'abord religieux et ensuite familial.

Les conclusions de l'ouvrage précédent sont ici réaffirmées et prolongées: "malgré le fort pourcentage de Cauchois installés au Canada aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle présentait deux sociétés nettement différentes. [...] non seulement le pays de Caux mais la France toute entière forme un peuple distinct quant à ses options fondamentales" (p. 278). Et ces différences résident principalement dans des systèmes socio-économiques et des projets de sociétés distincts. Au plan économique, l'habitant du Québec est plus autonome et la terre lui appartient, contrairement au paysan français qui le plus souvent, est un salarié. Dans le premier cas, la mère se fait la collaboratrice du mari dans une entreprise familiale qui bénéficie toujours des avantages d'une certaine autarcie. Dans le deuxième cas, la mère doit pallier le salaire du père par un travail extradomestique et rémunéré. Ces deux modèles d'organisation renvoient à des modèles de socialisation de l'enfant qui se distinguent par rapport à la présence plus ou moins forte des parents dans la vie quotidienne. Par ailleurs, la société québécoise possède, au début du XX<sup>e</sup> siècle, un système d'éducation dominé par les autorités religieuses et l'État n'est pas véritablement séparé de la religion. La "survie de la race canadienne-française" et le désir de non-assimilation à la majorité anglo-saxonne et protestante sont ancrés dans la conscience des élites qui cherchent, par tous les moyens, à diffuser leur idéologie, notamment par l'école et en exaltant la foi, la famille, la langue et la vie rurale. En France, l'idéal

transmis à l'école est tout autre, car on vise "à former un citoyen pétri de morale sociale, respectueux de l'ordre social et politique établi" (p. 277) dans une société beaucoup plus laïque, et dont l'école est aux mains de l'État. En ce sens, la formation de l'enfant, si elle se fait par des moyens similaires quant aux formes de la socialisation, se réalise dans des contextes idéologiques très contrastés.

Les apports de cette longue et patiente recherche sont nombreux.

En ce qui concerne d'abord les travaux sur l'enfance dans le Québec rural du début du siècle, mentionnons la quasi-inexistence des recherches jusqu'à ce jour. Le contenu détaillé et large des matériaux présentés vient apporter des éclairages sur des aspects de la vie quotidienne qui avaient été malheureusement négligés par les chercheurs. Le fait d'avoir adopté la perspective comparative enrichit en plusieurs points la démarche, puisqu'elle permet de mieux comprendre les effets d'un modèle de socialisation qui visait à former ce futur citoyen qu'est l'enfant. Au plan de la méthodologie, les choix retenus sont parfaitement justifiés et l'analyse intégrée de sources variées est exemplaire. Par rapport au renouveau auquel nous assistons depuis plusieurs années concernant l'ethnologie du Québec francophone, cette recherche nous amène à mieux saisir l'intérêt d'associer aux enquêtes actuelles les produits des collectes anciennes cumulées dans les archives. Ceci permet tantôt de valider la démarche, tantôt de la prolonger par des observations nouvelles, et ceci, dans les deux sens. Plusieurs des données autrefois recueillies par les folkloristes sont désormais impossibles à "redécouvrir"; elles deviennent donc malgré leurs limites extrêmement utiles au chercheur qui procède à de nouvelles enquêtes sur le terrain. Les nouvelles enquêtes apportent pour leur part des informations recueillies avec des méthodes plus précises et selon un projet scientifique et idéologique différent de celui des folkloristes, supportant des réflexions nouvelles sur les matériaux autrefois recueillis et comblant les lacunes des premiers. À cette complémentarité des données et des modèles d'analyse impliqués, s'ajoute la perspective comparative, qui offre, à elle seule, des moyens de mise à distance et d'objectivation dont dispose rarement l'ethnologue travaillant dans sa propre société. En ce sens, la démarche ethnohistorique de l'auteure prend une dimension anthropologique. Tout cela augmenté de l'acuité du regard de l'ethnographe dont le privilège de la double appartenance culturelle contribue à l'originalité supplémentaire de ce travail, comme le souligne à bon escient Françoise Loux dans la préface.

On pourrait reprocher à l'auteure de comparer une région de la France avec l'ensemble du Québec francophone. Le danger d'un fort réductionnisme est certain. Il faut toutefois rappeler que la question des cultures régionales au Québec demeure encore matière à débats et qu'il semble de moins en moins certain qu'il existe véritablement des distinctions très fortes entre des habitudes beauceronnes et des habitudes saguenayennes. Des recherches actuelles montrent plutôt l'existence de traits spécifiques aux populations associées aux différentes

régions culturelles du Québec, mais un trait culturel ne peut être assimilé à une culture régionale.

*Francine SAILLANT*  
*Université Laval*

---